

Toutes parentes, toutes différentes.

Cercle d'étude du patois
La Caquerelle, le 14 novembre 1998

Ayant découvert dans la revue *La Recherche* du mois de février 1998 un article qui m'a paru particulièrement intéressant, signé Merritt Ruhlen et traduit par Pierre Bancel, je l'ai lu, relu, et étudié en détail. J'espère l'avoir bien compris (je ne suis pas un spécialiste de la linguistique) et j'ai pensé utile de vous en présenter un résumé. Je compte sur nos amies linguistes Christelle, Sabine et Simone, pour nous apporter un autre éclairage sur ce sujet et rectifier éventuellement les erreurs que j'aurais pu faire. D'avance je les remercie.

Les langues indo-européennes.

Les langues nous semblent d'ordinaire avoir toujours existé – le français en France, l'anglais en Angleterre, le Chinois en Chine, et ainsi de suite ... Pourtant, si l'on remonte de quelques petits milliers d'années en arrière, aucune de ces langues n'était parlée dans sa patrie actuelle (dois-je vous rappeler qu'il y a un peu plus de deux siècles, le français n'était pas parlé dans notre Jura !). Mais alors, d'où proviennent-elles donc ?

La famille des langues romanes.

Dans certains cas, la réponse est claire et bien connue.

Un de ces cas est celui des *langues romanes*. La famille des langues romanes est constituée de langues qui ont toutes évolué à partir d'une même langue ancestrale plus ancienne, en l'occurrence le latin.

		français sarde roumain
latin	dialectes régionaux du latin	italien occitan
		catalan espagnol portugais

Les langues romanes illustrent bien la notion de famille de langues. Leur cas est toutefois assez exceptionnel : leur ancêtre était une langue écrite, dont il nous reste de très nombreux documents.

Deux autres familles de langues qui nous sont familières.

Pour d'autres langues, la situation la plus courante est au contraire que la langue ancestrale n'a pas été écrite. Les seules traces de son existence sont alors ses descendants modernes. Même en dehors de toute attestation écrite des langues ancestrales, on peut identifier des familles de langues par la méthode comparative.

Examinons un exemple simple, celui des mots désignant la « main ».

Langue	« main »
serbo-croate	ruka
polonais	réka
russe	ruka
anglais	hand
danois	hând
allemand	hand
roumain	mina
italien	mano
français	main
espagnol	mano

Les ressemblances entre les mots désignant la « main » nous permettent d'y reconnaître non seulement la famille romane (représentée ici par le roumain, l'italien, le français et l'espagnol), mais aussi la famille slave (avec le serbo-croate, le polonais et le russe) et la famille germanique (avec l'anglais, le danois et l'allemand).

Les langues ancestrales respectives des langues germaniques et slaves ne sont pas attestées par écrit mais elles ont certainement existé tout autant que le latin.

A défaut de connaître le nom que leur donnaient leurs locuteurs, on les nomme le *proto-germanique* et le *proto-slave*.

On trouve d'autres mots fournissant des racines caractéristiques pour ces trois familles.

La grande famille des langues indo-européennes.

On tombe aussi de temps à autre sur des racines caractérisant ces trois familles à la fois. D'où l'idée que latin, proto-germanique et proto-slave descendent d'une même langue qui a dû exister bien avant le latin !

En 1786, Sir William Johnes va plus loin. Il constate que latin, sanskrit, grec, celtique et gotique (le gotique est la plus ancienne langue germanique à avoir été écrite) ont une affinité plus forte, à la fois dans les racines des verbes et dans les formes grammaticales (terminaisons flexionnelles), que cela ne pourrait résulter du hasard. L'affinité est si forte, en fait, qu'aucun philologue ne pourrait les examiner toutes sans se persuader qu'elles sont issues d'une source commune qui peut-être n'existe plus. Indiquons dans le tableau suivant le cas de *bher* (c'est ainsi que l'on note les racines indo-européennes) : « porter »

	sanskrit	grec classique	latin	vieux slave	gotique
je porte	bhar-âmi	phér-ô	fer-o	ber-o	bair-a
tu portes	bhar-asi	phér'eis	fer-s	ber-èsi	bair-is
il porte	bhar-ati	phér-ei	fer-t	ber-etû	bair-iθ
nous portons	bhar-âmas	phér-omen	fer-imus	ber-emû	bair-am
vous portez	bhar-atha	phér-ete	fer-tis	ber-ete	bair-iθ
ils portent	bhar-anti	phér-ousi	fer-unt	ber-atû	bair-and

θ indique un son qui se prononce à peu près comme le « th » de l'anglais.

Sir William Jones pose l'hypothèse de l'existence d'une famille plus vaste et plus ancienne que l'on nommera la famille *indo-européenne*. Elle est constituée des groupes de langues suivants :

italique, germanique, slave, grec, celte, balte, arménien, albanais, iranien, indien, anatolien, tokharien (ces deux derniers groupes de langues étant aujourd'hui éteints). Voir carte 1.

Il faut remarquer que l'hypothèse de Jones n'était pas seulement révolutionnaire parce qu'elle identifiait pour la première fois la famille indo-européenne, mais surtout parce qu'elle proposait une explication évolutionniste de la diversité linguistique, septante-trois ans avant que Charles Darwin n'avance une explication analogue pour la diversité biologique.

Une super-famille : la famille eurasiatique.

La famille nostratique.

Il devient évident que la comparaison des vocabulaires de base permet d'identifier aisément des familles de langues partout dans le monde. Au cours du 19^{ème} siècle, on découvrit progressivement plusieurs centaines d'autres familles de langues de niveau comparable au roman, au germanique ou à l'indo-européen.

L'étape suivante de la méthode comparative devrait naturellement être la comparaison de la famille indo-européenne avec d'autres familles pour voir si elles n'ont pas à leur tour en commun certaines racines qui seraient la trace d'une langue ancestrale encore plus reculée. Des recherches conduisirent effectivement à noter des ressemblances entre l'indo-européen et d'autres familles.

En 1905, le Danois Holger Pedersen avança que l'indo-européen ne serait qu'une branche d'une famille plus ancienne qu'il appela la *nostratique* et qui incluait aussi :

le *sémitique*, qui comprend notamment l'arabe et l'hébreu ;

le *finno-ougrien*, les langues finno-ougriennes comprennent notamment le finnois, le hongrois, le lapon, l'estonien ;

le *samoyède*, groupe de langues de Sibérie faisant partie des langues ouraliennes ;

le *youkaghir* parlé en Iakoutie (Sibérie) ;

l'*altaïque* comprenant notamment le turc et le mongol ;

l'*eskimo-aléoute*, parlé avec des variantes par les Inuits et les Aléoutes (depuis le sud-ouest du Groenland jusqu'aux îles Aléoutiennes à l'ouest de l'Alaska.

Une réaction vit alors le jour contre toute forme de comparaison risquant de mettre l'indo-européen sur un pied d'égalité avec d'autres familles. Et, le splendide isolement (supposé) de l'indo-européen devint le dogme central de la linguistique du 20^{ème} siècle.

La principale justification donnée à l'isolement supposé de l'indo-européen était toute simple : les langues changent si vite qu'au bout de 6000 ans (âge estimé de l'indo-européen) la moindre trace de parenté linguistique serait érodée au-delà de toute possibilité d'identification. Pourtant, il existe de nombreux exemples de mots reconstruits dans les proto-langues qui sont passés pratiquement intacts dans au moins certaines langues modernes. Le mot roumain *nepot*, « neveu » qui dérive de l'indo-européen *nepôt* en est un, qui est resté inchangé pendant six millénaires.

Comment donc affirmer que tout a changé durant cette période ?

Indiquons un autre exemple, plus proche de nous, qui, bien qu'il ne se soit pas étalé sur une période de 6000 ans, conforte l'idée de Pedersen : si l'on considère que le mot latin *aqua* s'est réduit en français au mot *eau*, l'argument d'une érosion accélérée des langues effaçant rapidement toute trace de parenté antérieure a l'air plausible ; mais en élargissant notre réflexion aux plus proches parents du français, par exemple à l'italien *acqua* et à l'espagnol *agua*, nous voyons que tout n'a pas changé partout et que l'information n'a pas disparu.

La famille eurasiatique.

On pense aujourd'hui que le sémitique (ou plutôt l'afro-asiatique, dont il est l'une des branches primaires) n'est apparenté que d'assez loin au reste de la famille nostratique. Le linguiste américain Joseph Greenberg appelle eurasiatique cette famille légèrement plus étroite (donc sans le sémitique) et mieux définie.

L'eurasiatique englobe :

l'*indo-européen* ,

l'*ouralien* (fino-ougrien + samoyède),

l'*altaïque*,

le groupe *coréen-japonais-aïnou*,

le *guiliak*,

le groupe *tchouktchi-kamtchatkien*,

l'*eskimo-aléoute*.

Voir carte 2.

Petersen a relevé bon nombre de morphèmes (unités significatives) lexicaux et grammaticaux qui se trouvent dans ces branches eurasiatiques et apparemment nulle part ailleurs. L'un des indices les plus convaincants en faveur de l'eurasiatique consiste en la présence des pronoms de première et deuxième personne : « moi » et « toi ». Ces pronoms font partie des objets les plus stables des langues humaines, et ont tendance à demeurer identiques sur de très longues périodes. Dans les sous-familles eurasiatiques, le pronom de première personne est basé sur la consonne *m*, et celui de la deuxième personne sur la consonne *t* comme dans le français *moi* et *toi*. Et Petersen observa que cette structure *m/t* existait dans d'autres sous-familles eurasiatiques. Ces pronoms à base *m/t* sont par eux-mêmes un indice puissant de la validité de la famille eurasiatique.

Alors, comment les détracteurs de la famille eurasiatique expliquent-ils la présence dans d'autres familles de la structure pronominale *m/t*, si ce n'est par une origine commune ? Écoutons l'un d'eux, le comparatiste français Antoine Meillet : *les pronoms doivent être des mots assez courts, nettement constitués avec des éléments phonétiques aisés à prononcer, en général sans groupe de consonnes. Il en résulte que les pronoms se ressemblent plus ou moins partout, sans que cela implique une communauté d'origine.*

L'auteur de l'article prétend que cette explication est inexacte. C'est ce que nous verrons dans le prochain chapitre.

La famille amérinde.

Le mythe voulant que l'indo-européen n'ait aucune parenté connue, et que la méthode comparative soit limitée à une période relativement courte de 6000 ans ou à peu près, a eu d'autres conséquences néfastes. À le prendre pour argent comptant, nous devrions observer de par le monde une prolifération de familles de langues, dont nous ne serions jamais capables de découvrir les éventuelles relations de parenté. Nulle part ce pullulement de microfamilles n'a été poussé à l'extrême autant que dans le Nouveau Monde, où les spécialistes ont décidé qu'il existait au moins deux cents familles indépendantes dépourvues de toute indication de parenté connue. Et cela en dépit du fait qu'il n'y a pratiquement aucune trace d'occupation humaine dans les Amériques avant 11000 ans. Comment les Amériques, sur une durée à peine le double de l'âge indo-européen, ont-elles pu donner naissance à pareil foisonnement linguistique ?

Dès 1905, le linguiste italien Alfredo Trombetti annonce l'observation d'un système *n/m* pour « je/tu » en Amérique. A l'évidence, pour lui, contrairement à Antoine Meillet, les pronoms ne se ressemblent pas « *plus ou moins partout* ».

En 1917, le linguiste américain Edward Sapir, découvreur de la famille *na-déné* écrit : « *Nous retrouvons une fois de plus ce m - américain de deuxième personne du singulier, si curieusement répandu* ». En s'intéressant aux pronoms, il avait pressenti l'existence d'une superfamille amérinde.

Grennberg conclut qu'il n'existe en Amérique que trois principaux groupes de langues :
l'*eskimo-aléoute* ;
le *na-déné* ;
l'*amérinde*.

Les deux premiers groupes ont été identifiés depuis près d'un siècle, et l'innovation majeure de Grennberg est donc d'avoir groupé toutes les autres langues aborigènes américaines dans une seule famille américaine.

Les douze grandes familles de langues.

Les potentialités de la méthode comparative en linguistique ont été massivement sous-estimées au cours du présent siècle, les faits pertinents ayant été soit ignorés soit passés par pertes et profits. Mais la décennie qui vient de s'écouler a vu le dogme sérieusement ébréché.

Le tableau qui émerge aujourd'hui de la diversité linguistique mondiale est celui d'environ une douzaine de macrofamilles, de niveau comparable à l'eurasiatique ou à l'amérinde.

Voir carte 3.

Toutes parentes, toutes différentes ?

Et si nous comparions à présent entre elles cette douzaine de macrofamilles, se pourrait-il qu'elles aient encore en commun un certain nombre de racines qui indiqueraient une origine unique de toutes les langues existantes ? Cette idée n'est pas nouvelle. On l'associe souvent au nom de Trombetti. De fait Trombetti affirmait que toutes les langues du monde seraient en définitive apparentées, apportant à l'appui de ses dires des faits non dénués de poids. En Europe, le nom de Trombetti fut frappé d'anathème. Car, bien sûr, si même l'indoeuropéen - sur lequel des centaines de chercheurs avaient travaillé pendant tout le siècle précédent - n'avait pas de parenté décelable, la tentative de relier toutes les langues du monde dans une seule et unique famille ne pouvait qu'être absurde. Aux Etats-Unis, en revanche, Edward Sapir était décidément moins négatif dans ses opinions sur les hypothèses radicales de Trombetti. En 1924, il écrivait : « *Il y a d'excellent matériel et de bon sens chez Trombetti, en dépit du fait qu'il soit un monogéniste enragé. Je ne suis pas si sûr que son point de vue soit moins valable que l'opinion prudente habituelle.* »

En 1987, John Bengtson et l'auteur de l'article commencèrent à comparer toutes les familles de langues du monde les unes avec les autres, en vue de déterminer si elles avaient ou non en commun un certain nombre de racines. En 1994, ils publièrent un article contenant les éléments étayant vingt-sept racines communes à des familles de langues répandues de l'Afrique aux Amériques, et qu'on ne peut expliquer par aucune autre hypothèse que celle de l'origine unique de toutes les langues existantes.

Voici l'un des deux tableaux indiqués dans l'article :

TIK « DOIGT, UN »

famille de langues	langue	forme	signification
---------------------------	---------------	--------------	----------------------

nigéro-congolais	gur fulup	dike sik	« un » « doigt »
nilo-saharien	maba	tek	« un »
afro-asiatique	proto-afro-asiatique nefusa	tak tukod	« un » « doigt »
indo-européen	proto-indo-européen latin	deik- dig-itus	« indiquer » « doigt »
ouralien	zyriène	ôtik	« un »
altaïque	turc aïnou japonais	tek tek te	« seulement » « main » « main »
iénisséen	proto-iénisséen	tok	« doigt »
sino-tibétain	chinois ancien proto-tibéto-birman	tek tyik	« un » « un »
indo-pacifique	proto-karonan	dik	« un »
miao-yao	proto-miao-yao	nto ?	« doigt »
eskimo-aléoute	aléoute eskimo	Tik-laq tik-ik	« médium » « index »
na-déné	eyak	tik-iq	« un »
amérinde	proto-hokan mangue upano kukura	dik'i tike tsikitik tikua	« doigt » « un » « un » « doigt »

Ce tableau montre que des mots très voisins se retrouvent dans toutes les grandes familles de langues pour désigner à peu près la même chose. Les chances qu'un tel phénomène de convergence puisse être dû à l'emprunt ou au hasard sont à peu près nulles.

Certes, l'origine commune n'est pas la seule explication envisageable des ressemblances linguistiques. Il en existe trois autres : (1) l'emprunt, (2) le hasard, et (3) l'onomatopée. Laquelle de ces quatre possibilités est la plus susceptible d'être responsable des ressemblances observées dans ce tableau.

Commençons par éliminer l'onomatopée, étant donné que personne n'a jamais avancé qu'il existe un lien intrinsèque entre le son TIK et le sens doigt. Nous pouvons également éliminer l'emprunt, puisqu'il n'est pas concevable que des langues appartenant à des continents différents se soient emprunté des mots les unes aux autres (la situation moderne, où des mots comme alcool, tabac, ou télévision franchissent les océans, est tout autre). En conséquence, l'explication de TIK et des vingt-cinq autres mots relevés par Bengtson et l'auteur de l'article (qui ne constituent qu'une petite partie du total des faits rassemblés) ne peut être que la ressemblance accidentelle ou l'origine commune.

Mais est-il vraisemblable qu'une douzaine de familles différentes aient choisi indépendamment le même son pour représenter un même sens ? La probabilité pour qu'un tel fait se produise est négligeable par rapport à celle de l'hypothèse selon laquelle ces formes semblables dérivent d'une origine commune, tout comme les mots romans pour le mot « main ».

Où et quand cette langue d'origine a-t-elle existé ?

Confrontés à des faits de ce genre, beaucoup de linguistes s'exclament : « *Comment des mots similaires tirés de langues parlées aux quatre coins du monde pourraient-ils bien être apparentés ?* » Pour essayer de répondre à ces questions, il faut essayer de replacer ces découvertes dans la perspective plus large de la préhistoire. Ce sont ces questions qui réunissent en ce moment non seulement des linguistes, mais aussi des archéologues, des généticiens, des biologistes moléculaires, des anthropologues, des historiens ..., en fait, tous ceux qu'intéresse l'origine des humains modernes. Ces dernières années, des faits se sont accumulés, tendant à montrer que tous les humains modernes auraient eu un ancêtre commun en Afrique, vivant voici environ 100 000 ans. Mais si ces êtres humains anatomiquement modernes nous ressemblaient peut-être par leur apparence extérieure, leur comportement n'avait pas grand-chose à voir avec le nôtre.

Puis, il y a environ 50 000 ans, apparaissent soudainement en Afrique des humains que nous pouvons qualifier de comportementalement modernes. Alors que jusque là les outils étaient tous produits de façon identique, que leur forme avaient persisté sans changement sur d'immenses aires géographiques pendant des dizaines de milliers d'années, dès 50 000 environ avant J.-C., les objets fabriqués par nos ancêtres se mettent à évoluer rapidement, non seulement dans le temps mais aussi dans l'espace. Les outillages respectifs de populations voisines deviennent complètement différents ; même dans un endroit, la production devient susceptible d'évoluer rapidement. On peut dire que pour la première fois dans l'histoire humaine apparaît le style. C'est aussi à peu près au même moment que des peuples ont commencé à migrer hors d'Afrique, peut-être en plusieurs vagues, et à coloniser le reste de la planète, supplantant apparemment des formes plus anciennes d'*Homo sapiens*, comme les Néandertaliens.

Il est difficile d'imaginer ces profonds changements du comportement humain sans qu'un langage pleinement développé ait joué un rôle majeur. Quelle sorte de transition linguistique peut s'être produite à cette époque, qui a transformé des capacités linguistiques plus rudimentaires en un langage humain de plein exercice ? On l'ignore au juste. Cette expansion hors d'Afrique, si elle a bien eu lieu, n'aurait pas dispersé que les gènes des peuples qui l'ont effectuée, mais aussi leur langue. Nous pensons que les traces de cette première langue humaine pleinement moderne peuvent encore être détectées dans les langues contemporaines. Si notre hypothèse se révélait exacte, les langues humaines ne feraient pas qu'étayer l'hypothèse *Out of Africa* des origines humaines : elles lui fourniraient également une explication.

Christelle Godat, à qui j'ai montré mon travail, a posé ici une question simple mais pertinente : Quelle explication ? ? ?

L'auteur de l'article ne donne aucune explication. Modestement, je vous soumetts la mienne, et je prends sur moi la responsabilité de vous la faire connaître ! Pardonnez-moi, elle est défaitiste ! Savoir d'où l'on vient est une question que chaque homme se pose ; il n'y a qu'à voir le désarroi d'un adolescent qui ne connaît pas ses parents. Savoir d'où vient l'être humain est un problème difficile à résoudre, car il manque aux chercheurs de nombreux éléments. Même s'ils ont découvert de nombreuses traces de l'être humain depuis environ 6 millions d'années, les chercheurs sont bien démunis pour pouvoir préciser comment les choses se sont passées. Je vous rappelle que l'auteur de l'article dit qu'il y a environ 50 000 ans, apparaissent soudainement en Afrique des humains que nous pouvons qualifier de comportementalement modernes !

Je pense, que l'homme comportementalement moderne, issu d'une branche antérieure humaine a, vers 50 000 avant J.-C., peut-être instinctivement découvert qu'il était capable non seulement de « singer » ce qu'il voyait faire, mais d'inventer.

Tout comme l'homme ancestral s'était redressé par nécessité, pour mieux voir et pour se déplacer plus facilement, que sa morphologie avait évolué et lui avait permis de devenir l'*homo erectus*,

l'ancêtre direct de l'homme moderne, à force d'observer le milieu qui l'entourait, se mit à déduire, à raisonner. Par nécessité intellectuelle, son cerveau s'est modifié morphologiquement par sa taille et est devenu plus performant. Petit à petit, mettant son intelligence à contribution, de simple prédateur qu'il était, l'homme est devenu artiste créateur. Enfin, il est devenu un être sociable, il s'est organisé en communauté : il a compris l'effet de groupe, la force d'association, il a découvert des possibilités de communiquer, et pour ce faire il a inventé une « langue ». Puis, poussé toujours par sa curiosité, il s'est mis à découvrir l'univers, il a migré et a emporté avec lui sa « langue ». Et ce que je crains, c'est que cet homme moderne plus « intelligent » que les autres hominiens ait réussi, comme le fait aujourd'hui l'homme contemporain qui détruit la nature, à anéantir ses « cousins » non préparés à un tel changement de comportement.

En Afrique ? Il ne faut pas oublier la fameuse théorie de la dérive des continents qui semble actuellement acquise par tous les géologues. Notre terre avec sa configuration géographique actuelle daterait de 7 à 25 millions d'années. L'*australopithecus*, peut-être l'ancêtre africain de l'homme moderne serait apparu il y a environ 6 millions d'années.

Conclusions.

J'ai eu la chance de tomber sur cet article formidable que j'ai lu et relu plusieurs fois avec passion. Cet article m'a fait rêver et je n'ai pas pu résister au plaisir de vous faire partager ce que j'ai éprouvé. Incompétent en la matière, je n'ai aucun droit de vous inciter à croire ou à ne pas croire à ce que je viens de résumer. Mais en face de cette fabuleuse hypothèse, je vous avoue que j'y crois, sans être capable de comprendre, de vérifier. C'est donc, de ma part, un acte de foi. J'ai surtout constaté que si des progrès ont été faits, c'est grâce aux efforts conjugués d'un grand nombre de personnes (linguistes, archéologues, paléontologues, etc.), et j'ai admiré les très grandes qualités des chercheurs : imagination pour inventer des méthodes, courage pour exprimer des idées nouvelles choquantes, persévérance dans un travail qui est loin d'être facile. Nous devons tirer des leçons de tout cela et essayer d'en tirer parti pour résoudre notre problème à nous, certes de dimension restreinte : notre lutte pour le maintien et la connaissance de notre patois jurassien.

De vous tous qui participez aux séances du futur Cercle d'étude du patois, je salue la foi, l'imagination, le courage et la persévérance. Vos qualités nous ont déjà permis d'avancer, elles nous permettront, j'en suis sûr, de réaliser notre rêve : glaner les rares épis patois qui restent, et préparer la terre pour les y semer ; ainsi, les générations futures, gavées du superflu, ne manqueront jamais du nécessaire !

La Caquerelle, le 14 novembre 1998

J-M.Moine